

GUILLAUME FOURREAU

*Mémoires
d'un gone*

Ebook

Guillaume FOURREAU

Mémoires d'un gone

© Guillaume Fourreau, 2021.

CHAPITRE 1

LA TAVERNE LYONNAISE

Mon nom est Charles Dubreuil. Je suis né à la fin du mois d'août 1903, dans un petit village du pays lyonnais, du nom d'Albigny-sur-Saône, situé à quelques lieux de la grande ville. J'étais le petit dernier d'une famille de quatre enfants. L'aîné de la famille était mon frère Raymond, il fêta ses sept printemps cette année-là. La plus grande de mes sœurs, Pauline, elle, avait deux ans de moins que Raymond. Enfin, mon autre sœur, Camille, avait quant à elle, trois ans de plus que moi. Notre famille vivait dans une belle et grande maison avec champs et prairies à perte de vue. Notre père y avait planté tout autour des arbres fruitiers de toutes sortes. Pommes, poires, pêches, cerises, prunes, figues. Nous attendions la saison avec impatience. Et lorsque nos grands-parents venaient nous rendre visite, notre grand-mère paternelle nous mitonnait toujours de bonnes confitures. Mes parents avaient fait construire la maison après leur mariage. Ils s'étaient rencontrés lorsqu'ils faisaient encore leurs études. Ils se sont aimés dès le premier regard et ne se sont plus jamais quittés. Enfin, c'est ce que nous racontait sans cesse notre mère.

Notre mère était une femme resplendissante. Elle avait de longs cheveux noirs tout entortillés et d'un brillant sans pareil. Ses yeux étaient d'un vert profond et son sourire aussi chaleureux que l'on peut imaginer. D'une taille de guêpe, elle aimait s'habiller coquettement et sentir le bon parfum. Elle était institutrice dans un village voisin et elle était ce que l'on pourrait qualifier de renommée dans sa profession. Elle avait, quelques années auparavant, lorsqu'elle pratiquait l'enseignement dans la grande ville de Lyon, adapté un programme d'éducation pour des enfants en difficulté.

Notre père, quant à lui, était un homme d'une imposante carrure, le regard froid, les cheveux noirs et courts. Toujours bien coiffé et bien rasé, il sentait fort l'eau de Cologne. Il était toujours tiré à quatre épingles, propre sur lui, costume impeccablement repassé et chaussures cirées. Il pratiquait le métier d'avocat dans un grand

cabinet de la ville. Il faisait tous les jours la quinzaine de kilomètres, dans sa belle automobile noire, pour aller exercer son métier.

Mon enfance fut des plus épanouies. Raymond, Pauline, Camille et moi allions dans une petite école du village pratiquer l'étude. Lorsque la cloche sonnait, je me souviens que nous filions à toute allure sur le chemin du retour pour rentrer nous amuser le plus vite possible. Nous faisons toujours la course. Devinez qui perdait toujours, enfin, jusqu'à un certain âge ? Cependant, notre récréation était de courte durée, car, lorsque notre mère rentrait à son tour, elle nous demandait toujours ce que nous avions fait à l'étude du jour, et, si on ne le refaisait pas à la perfection, nous avions droit à des cours de rattrapage. Nous avons grandi dans ce que j'appellerais un foyer heureux.

À la fin de l'été 1921, pour mon dix-huitième anniversaire, je mettais pour la première fois les pieds dans la grande ville de Lyon. J'arrivais en train par une belle journée d'été. Et j'y venais pour y poursuivre de grandes études. Un seul problème se pointait à l'horizon, je ne savais absolument pas ce que je voulais pratiquer comme métier à l'avenir.

Mon frère, Raymond, avait suivi les traces de mon père et avait réussi avec brio l'examen du barreau. Ma sœur aînée, Pauline, elle, avait choisi la voie de la médecine. Quant à Camille, elle avait la volonté de devenir, tout comme notre mère, une institutrice d'école.

Ainsi, je découvris la ville pour la première fois. Mes parents possédaient un petit appartement, au 48 Rue de la République, dans le deuxième arrondissement de Lyon. C'était un appartement assez simple. Il possédait une chambre où étaient entreposés un lit et une grande armoire, un séjour avec une table où je pourrais y prendre mes repas, une cuisine aménagée, et une pièce qui me servirait de bureau. Dans l'entrée était postée une vieille et immense pendule. À peine arrivé, je déballais mes quelques bagages. J'avais hâte d'arpenter les rues de la ville et d'en visiter les moindres recoins.

Une fois bien installé, je me rendis à l'université de Lyon afin de choisir quelles études j'allais entreprendre au cours de l'année. J'entrai dans l'accueil de la faculté et devant moi s'offrit un spectacle des plus

surprenants. Des dizaines, voire des centaines de jeunes étudiants se pressaient en tous sens, comme une invasion de fourmis. Il en grouillait de partout. L'enseignement n'appliquant pas la parité entre les deux sexes, la grande majorité était des hommes. Je me faufilai péniblement jusqu'à l'accueil. Une hôtesse, les cheveux attachés en chignon, une petite bouche pincée d'un rouge vif, leva la tête et me jeta un regard perçant à travers de petites lunettes vertes. Elle portait un petit chemisier blanc à pois verts assortis à ses lunettes. Sur sa poitrine, un petit badge y était accroché et on pouvait y lire « *Mme Armand* ». De sa voix aiguë, elle me lança :

– Bonjour jeune homme ! Voici un exemplaire d'inscription pour l'année à venir. Veuillez y notifier votre nom, votre prénom, votre lieu de naissance, celui de résidence, ainsi que la matière que vous souhaiteriez que l'on vous enseigne.

Je restais sans voix à la regarder d'un air idiot. J'avais l'impression qu'elle connaissait son texte par cœur. Elle avait dû le répéter à de très nombreuses reprises à chacun de ces étudiants.

– Jeune homme ! reprit-elle en me tendant le formulaire d'un geste sec.

– Oui. Pardonnez-moi, lui répondis-je en me saisissant de la feuille de papier.

Je pris un des porte-plumes qu'il y avait à disposition et commençai à remplir ledit formulaire. J'y inscrivis mes nom et prénom, ainsi que l'adresse où je résidais. Arrivé à la case réservée à la discipline choisie, je n'avais aucune idée de ce que j'allais inscrire. Il y avait un choix extrêmement varié. Il me fallait choisir entre économie, droit, comptabilité, médecine, science, lettres, et autres disciplines qui nous permettaient d'exercer de nombreux métiers. J'étais sur le point d'en inscrire une, choisie avec le plus grand des hasards, lorsque je l'aperçus, juste à mes côtés.

Elle était d'une beauté époustouflante. Des cheveux blonds comme les blés, des yeux bleus, d'un bleu azur, elle avait de petites taches de rousseur sur son petit nez, et des lèvres, de belles lèvres rosées. Elle portait une très belle robe blanche avec une ceinture à fleurs lui serrant la taille et laissant distinguer ses formes, dont on pouvait voir

qu'elles étaient généreuses. Elle se passa une main dans les cheveux, les remettant en arrière, afin qu'ils ne lui tombent pas sur son beau visage. Elle fronça les sourcils comme pour réfléchir et commença, elle aussi, à remplir son formulaire. J'avais l'impression qu'il n'y avait plus que nous deux dans la pièce. Le silence régnait et une lumière blanche pénétrait à travers la pièce. Elle venait lui chatouiller la joue. Bien sûr, ce n'était que mon imagination. Lorsqu'elle eut fini, elle rendit son formulaire et, dans son élan, me frôla le bras. Son regard croisa le mien, et d'une voix paisible et douce me dit :

– Oh ! Veuillez m'excuser !

Il m'en fallait peu. Je venais de tomber amoureux pour la première fois de ma vie. Je ressentais à cet instant une chaleur qui me remplissait de l'intérieur. Je voulais qu'elle soit mienne. Ni une, ni deux, je regardai de manière furtive la matière qu'elle avait notée sur son formulaire et inscrivis la même sur le mien. Il s'avère que ce fut la psychologie. Je ne connaissais rien à cette matière, mais, à ce moment-là, peu m'importait. Je repris mes esprits et me tournai de nouveau vers l'hôtesse d'accueil.

– Quelle date pour le début des cours ?

– Voyons, voyons, dit-elle à voix basse en scrutant mon formulaire. Pour la psychologie, ce sera le lundi 16 septembre à neuf heures. Tenez, voici l'emploi du temps pour le premier semestre, ainsi qu'un document tamponné certifiant que vous faites bien partie de la faculté. Nom, prénom et signature, m'ordonna-t-elle et me pointant les zones du doigt.

– Très bien. Je vous remercie madame, lui dis-je en signant.

Mon inscription faite, je retournai dans les rues de Lyon, non pas pour visiter, mais plutôt à la recherche d'un emploi. En effet, bien que mes parents soient en possession de l'appartement où je m'étais installé, ils m'avaient averti que je devrais subvenir seul à mes besoins. Ces derniers concernant la restauration, les vêtements et autres besoins qu'occasionne la vie d'un étudiant. Je me rendis donc dans les rues marchandes pour commencer mes recherches. À tour de rôle, les gérants de boulangeries, de boucheries, de presses ou autres restaurants, me fermèrent leurs portes car ils n'avaient pas besoin

d'embaucher du personnel. De nature persévérante, je ne baissai pas les bras et continuai de demander dans plusieurs autres établissements, mais malheureusement sans succès.

Il commençait à présent à se faire tard, la journée était passée bien vite. Je décidai alors de rentrer à mon appartement. Je scrutai tout autour de moi et je me rendis compte que j'étais bel et bien perdu. J'avais été tellement pris par la recherche d'un travail que je n'avais pas pris le soin de me repérer dans cette ville que je ne connaissais pas. Partant à l'aventure, je passai de ruelles en ruelles en espérant à un certain moment tomber sur un endroit dont je me souviendrais, ou bien une personne qui aurait pu m'indiquer la bonne direction. Je tournai et tournai encore, mais en vain.

La nuit était tombée et, d'après ce que mon père m'avait dit, les rues devenaient de moins en moins sûres. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il avait entièrement raison. Au détour d'une ruelle, deux hommes, d'un genre peu loquace, me barraient la route. L'un des hommes, petit, trapu, et vêtu d'un manteau noir bien trop grand pour lui, m'interpella de sa voix rauque :

— Hé ! petit ! On cherche son chemin ? On est perdu ?

Son compagnon, beaucoup plus grand que lui, était adossé au mur et jouait avec un impressionnant couteau en argent. Il s'attela à enlever la crasse qui résidait sous ses ongles. D'un rire jaune, il s'esclaffa, puis s'adressa à moi :

— Viens voir par ici deux minutes. On peut peut-être aider le jeune homme à trouver son chemin.

La peur m'envahit, mes jambes tremblaient comme des feuilles sous le vent de l'automne, j'étais tétanisé, je ne pouvais plus faire un geste. Pendant que je restais figé face à la situation, mes deux opposants, eux, s'avançaient vers moi d'un pas décidé pour me dépouiller de tous mes biens. Je n'avais sur moi que quelques pièces d'argent et la montre que m'avait offerte mon père pour mon dix-huitième anniversaire. Je glissai lentement la main dans ma poche afin de les serrer au plus fort dans mon poing. J'étais totalement désorienté. Je ne savais plus que faire. Encore deux pas et mes ravisseurs allaient toucher au but.

Tout d'un coup, une porte s'ouvrit sur ma droite, une lumière aveuglante en jaillit. Un homme d'une taille imposante se présenta à l'entrebâillement. Il portait une chemise blanche dont il avait soigneusement retroussé les manches jusqu'aux coudes. Par-dessus, un veston gris, bien trop petit pour lui. Autour de sa taille, un tablier était accroché. Aux pieds, deux gros sabots. Il sortit de son veston un cigare, en arracha l'extrémité avec ses dents, cracha le résidu sur le côté et le porta à sa bouche, une bouche que l'on pouvait à peine distinguer sous une énorme moustache. De la poche de son tablier, il sortit un briquet en argent afin d'allumer le cigare. Une fois cela fait, il prit une grande inspiration de son tabac et avança vers mes deux ravisseurs.

– Jacques, que vous ai-je déjà répété à toi et ton frère au sujet de tourner autour de mon bar ? leur adressa-t-il d'une voix grave mais posée.

– Désolé, monsieur Marc, lui répondit, d'un air apeuré, le plus petit des deux. Ça ne se reproduira plus.

– Je l'espère bien pour toi. La prochaine fois vous repartirez avec une tête au carré.

Les deux bandits prirent aussitôt leurs jambes à leurs cous et détalèrent comme des lapins.

L'homme se tourna vers moi, reprit une grande inspiration de tabac et me demanda :

– T'es nouveau dans le quartier, le gone ?

– Je... je... suffoquais-je.

– Il me semble t'avoir posé une question.

– Oui... monsieur !

– Je vois, je vois. Entre donc dans mon bar, les rues ne sont pas sûres à cette heure-là.

Lui emboitant le pas, je pénétrai dans l'établissement. Sur l'enseigne, au-dessus de la porte, on pouvait lire « La Taverne Lyonnaise ». Le lieu baignait dans la pénombre et semblait quelque peu miteux. Seules quelques appliques éclairaient la pièce. Une odeur de vieux cigare y régnait. À ma gauche, un piano mécanique imposait sa mélodie. Au fond de la salle, je pouvais distinguer un homme assis

à une table, noyant ses maux dans une grande pinte de bière. Au milieu de la pièce, deux hommes, en charmante compagnie, s'esclaffaient bruyamment autour d'une table. À ma droite se trouvait le comptoir. Le dénommé « M. Marc » s'était réfugié derrière et me faisait, de la tête, un signe de m'approcher.

Je me dirigeai donc vers lui. Assez timidement je dois l'avouer, je n'étais pas serein. Le planché grinçait sous chacun de mes pas. Je tirai un tabouret vers moi et m'y installai. Derrière le bar se trouvait une immense étagère où étaient rangées nombreuses bouteilles d'alcool. Et, à côté, une porte était entrouverte. Au bout du comptoir était posée, dans le coin, une statue représentant un petit nain vert avec un grand sourire moqueur. Même aujourd'hui je ne sais pas pourquoi on l'avait entreposé ici, peut-être comme une sorte de mascotte.

M. Marc me servit un verre - c'était du whisky, mais à l'époque je ne le savais pas - et le fit glisser jusqu'à moi. Je me saisis du verre et bus tout le contenu d'un seul trait. C'était comme si un feu s'était allumé dans ma gorge. Les yeux m'en piquaient. Je toussai à plusieurs reprises manquant de m'étouffer. M. Marc éclata d'un rire gras tout en s'emparant de mon verre afin de m'en resservir un second. Puis, en me le faisant glisser à nouveau, il m'interrogea :

— Alors, le gone, explique-moi un peu ce que tu viens faire dans le coin, et pourquoi un jeune homme tel que toi traîne si tard dans les rues ?

Dans un élan, je me saisis du verre, en bus une nouvelle fois le contenu cul sec, et commençai à lui narrer mon périple.

Lorsque mon récit fut terminé, M. Marc me regarda l'air songeur, puis me dit :

— Écoute ! Tu m'as l'air d'être un petit gars qui en veut. Et tu sais quoi ? Ça me plaît. Ce n'est pas que j'en aie réellement besoin, mais un coup de main ne serait pas de refus pour les livraisons de la semaine. Si tu es d'accord, tu viendras m'aider pour les livraisons le mercredi matin et pour le service les soirs de la semaine. Ça te va ?

Je restai bouche bée. M. Marc, contre toute attente, venait de me proposer mon premier travail. Une joie intense se répandit en moi, et dans un élan d'enthousiasme je lui criai :

— Oui ! Merci beaucoup, monsieur Marc. Oui, oui j'accepte !

Cependant, mon geste fut trop brusque et les quelques verres que j'avais consommés ne m'aidèrent pas. Mon tabouret se déroba et je me retrouvai à terre. Toutes les personnes présentes à la scène éclatèrent d'un même rire. M. Marc surpassait tous les autres avec son rire gras. Je me remis péniblement sur mon tabouret, l'air gêné. M. Marc disparut alors par la porte qui se trouvait à côté de l'étagère. Puis, quelques instants après, en revint avec une bouteille toute poussiéreuse. D'un coup de torchon, il la nettoya. C'était une bouteille de son meilleur whisky. Une bouteille seize ans d'âge.

— Fêtons ça, à présent, me lança-t-il tout en me servant un verre.

M. Marc et moi discutâmes alors jusqu'au petit matin. Il me vanta les mérites de son métier et j'en fis tout autant sur mes qualités.

Il était presque cinq heures et demie lorsque je sortis du bar en compagnie de M. Marc. Il m'aida à marcher droit, car je ne pouvais plus le faire par moi-même, et nous fîmes le chemin ensemble jusqu'à mon appartement. Quand nous fûmes arrivés à destination, je le remerciai fortement de la bonté dont il avait fait preuve à mon égard. Il sortit un petit morceau de papier sur lequel il griffonna quelque chose avant de le glisser dans la poche intérieure de ma veste.

— Je compte sur toi ce soir vers seize heures, et ne sois pas en retard ! s'écria-t-il en s'éloignant.

Arrivé dans mon appartement, je me mis au lit sans prendre le temps d'ôter mes vêtements. Je venais de prendre ma première cuite.

Durant mon sommeil, je retraçais tout ce que j'avais fait dans ma journée. De mon arrivée dans la grande ville à ma folle soirée dans le bar de M. Marc, en passant bien évidemment par mon inscription à la faculté où j'avais rencontré cette délicieuse demoiselle. Je rêvais d'elle, revoyant son regard, son sourire, sa beauté. Néanmoins, elle paraissait inaccessible. Chaque fois que je m'avançais vers elle, elle s'éloignait. Elle était comme de la fumée dont je ne pouvais me saisir. Je me mis alors à courir dans sa direction, mais en vain. Je courais de plus en plus vite sans jamais pouvoir la rattraper. Au fur et à mesure que je m'approchais, elle s'évanouissait au loin jusqu'à disparaître entièrement. C'était épouvantable.

Dans un sursaut, je me réveillai, lâchant un cri de désespoir. La respiration haletante, la sueur coulant le long de ma nuque, le cœur palpitant si fort que je croyais qu'il allait sortir de ma poitrine. Je revoyais sans cesse la scène dans ma tête. Elle passait en boucle. Me redressant, passant un revers de manche sur mon front trempé, je me pris la tête à deux mains. Je me levai et me dirigeai tant bien que mal vers la cuisine, où je me servis un grand verre d'eau afin de calmer mes émotions. Puis, je pris la direction de la salle de bain, où un bon bain chaud me ferait le plus grand bien.

Alors que la chaleur de l'eau et les effluves parfumés de savon me relaxaient grandement, je repensais à mon rêve. Que signifiait-il ? J'étais confus. Que devais-je penser ?

Pendant ce temps, j'entendis retentir la vieille pendule de l'entrée et à l'en croire il était déjà quinze heures. Je n'avais plus qu'une heure devant moi pour me rendre au bar de M. Marc. De plus, je ne savais pas du tout où localiser l'établissement. La veille au soir j'étais tombé dessus par hasard, et ce matin, j'étais trop saoul pour me souvenir de l'itinéraire que nous avions pris, M. Marc et moi. Je bondis hors de mon bain, prenant à peine le temps de m'essuyer, enfilai quelques affaires à la va-vite, pris ma veste sous le bras et claquai la porte derrière moi. Je filai à toute allure dans les rues de la ville, demandant mon chemin à chaque passant que je croisais :

– Le bar de M. Marc ! La Taverne Lyonnaise ! Vous connaissez !?

Les gens me prenaient pour un fou. Je déambulais dans la rue, la chemise mal boutonnée, faisant de grands gestes et brailant à tue-tête. Et tout cela en vain. Personne ne pouvait m'indiquer ma route. Qu'allais-je faire ?

À bout de souffle, je m'assis sur le trottoir, j'étais totalement dépité. À peine trouvé, j'allais déjà perdre mon emploi. Tout était perdu.

De dépit, j'entrouvris ma veste afin d'y prendre ma montre et de voir combien de temps il me restait avant d'être définitivement hors course. Lorsque je sortis ma montre, un bout de papier tomba de la poche et vint se poser délicatement sur le sol. Et c'est là que tout me revint. Je revoyais M. Marc y glisser ce même papier dans ma poche le

matin après y avoir griffonné quelque chose et avant de me quitter. La confiance me regagnait. Je ramassai ledit papier et lus ce qu'il y était inscrit. C'était une adresse. « Au 32, rue Mercière ». Sur ce, je poussais un cri explosif. J'étais comme survolté, revigoré. M. Marc avait dû comprendre que dans l'état où je me trouvais, je n'aurais pas pu me rendre sur ledit lieu.

Je me redressai en vitesse et regardai tout autour de moi. À une cinquantaine de mètres d'où je me tenais, j'aperçus deux agents de la maréchaussée. D'un pas soutenu je m'avançai vers eux, afin qu'ils puissent m'indiquer la route à suivre. Les deux hommes furent très courtois avec moi et me donnèrent les indications. L'établissement ne se trouvait qu'à cinq minutes de l'endroit où je me trouvais. Les remerciant chaleureusement, je courus à vive allure en cette direction. Après avoir tourné dans deux ou trois rues, traversé la place des Jacobins, et descendu la rue Mercière, je me tenais enfin devant l'enseigne de la Taverne Lyonnaise. Je poussai un « ouf » de soulagement, puis entrai dans le bar d'un pas volontaire.

L'endroit était beaucoup plus éclairé que dans mon souvenir. La lumière du jour pénétrait par deux fenêtres et illuminait davantage la pièce. En fin de compte, le bar n'était pas si miteux que je le pensais. Je dirais même que l'établissement semblait plutôt bien tenu et respectable.

– Ah ! Le gone ! Te voilà ! retentit la voix grasse de M. Marc.

– Oui, monsieur ! Veuillez excuser mon retard. Je... je...

– Oh ! Ne t'en fais pas, le gone. J'étais convaincu que tu viendrais, me dit-il avec un large sourire.

Je compris alors que l'homme plaçait en moi sa confiance et cela ne pouvait me faire plus plaisir. Sa façon de m'appeler « le gone » signifiait qu'il me portait de l'affection.

– Pose donc tes affaires dans la pièce derrière moi, me dit-il.

Faisant ce qu'il me disait, je passais pour la première fois derrière le comptoir. Je poussai la porte de la réserve du bout des doigts. Dans un petit grincement strident, la porte s'entrouvrit devant moi. Avec prudence, je pénétrai dans la pièce. Devant moi, une petite cordelette pendait. Je la saisis et tirai dessus, une lumière jaillit du plafond. La

pièce était immense. Pratiquement aussi grande que la partie bar. Des caisses de whisky, de gin, de rhum et autres alcools étaient entreposées les unes sur les autres au fond de la pièce. Et, de chaque côté, des dizaines de tonneaux contenant de la bière brune, blonde et rousse se présentaient autour de moi. J'avais les yeux d'un enfant. Inconsciemment, un large sourire se dessina sur mon visage. J'étais émerveillé par ce que je voyais.

Juste sur ma droite se trouvait un porte-manteau. J'y accrochai ma veste et fis volte-face.

– Voilà quelque chose d'assez impressionnant, monsieur Marc, lui dis-je avec admiration.

– Ne t'avance pas trop, le gone. Ce qui est impressionnant, c'est la vitesse avec laquelle ces bougres me la descendent.

Il me tendit un tablier identique au sien.

– Mets donc ce tablier pour commencer. Comme je te l'ai dit hier, tu viendras m'aider le mercredi matin afin de faire la livraison. Et crois-moi, mon garçon, que ce ne sera pas de tout repos.

– Je suis prêt à relever le défi, monsieur ! lui répondis-je d'un ton militaire.

– Bien, bien. Ça me plaît.

Il prit un instant pour attraper un verre, qu'il essuya dans son tablier avant d'ajouter :

– Tu viendras également en début de soirée vers dix-neuf heures pour faire le service, nettoyer les tables et les sols, et autres corvées.

– Oui monsieur !

– Tu m'as dit que tu venais en ville pour tes études. Quand est-ce que commencent tes cours ?

– Le 16 septembre, monsieur !

– Je vois. Cela nous laisse donc deux bonnes semaines pour te former au métier. À présent suis-moi, je vais te faire visiter les lieux.

Il me conduisit au centre de la pièce. J'écoutais attentivement ce qu'il me disait.

– Comme tu peux le voir, la salle contient une vingtaine de tables. Derrière le bar, j'entrepose toutes les bouteilles. La tireuse que tu vois là me permet de servir la bière. Dans ce placard se trouvent les

différentes bobines pour le piano. Dans celui qui se trouve sous l'escalier, il y a tout le nécessaire pour laver. À l'étage se trouve mon bureau où j'entasse toute la papperasse. Dehors, dans l'arrière-cour, se trouvent les sanitaires.

Sur ces derniers mots, il me lança un petit rictus. Je compris alors que j'allais être l'homme à tout faire. J'avalai difficilement ma salive, mais ne me défilai pas. Je lui fis un signe de tête d'acquiescement comme pour valider la chose, comme pour confirmer que je ferai tous les travaux qu'il me demandera d'exécuter.

— Pour commencer, tu vas prendre un chiffon et me nettoyer les tables qui en ont besoin, m'ordonna-t-il.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je me saisis d'un des torchons rangés dans le placard sous l'escalier et commençai à nettoyer.

Ma première journée fut éprouvante. Je m'étais attelé à nettoyer les tables une bonne partie de la soirée. Mon travail avait également consisté à lessiver les sols et à débarrasser les verres vides des clients. Je dois vous avouer qu'à mes débuts je n'étais pas très à l'aise avec le plateau. J'ai bien failli le renverser à plusieurs reprises, mais ce ne fut pas le cas. Mon service se termina cette nuit-là vers quatre heures du matin. M. Marc fermait d'ordinaire son bar sur les coups de cinq heures du matin, mais voyant que la fatigue s'emparait de moi, il me laissa partir plus tôt.

Je connaissais désormais le chemin qui me ramènerait à mon appartement. Je n'habitais qu'à une dizaine de minutes de mon lieu de travail. Néanmoins, je n'étais pas rassuré. Dès que je le pouvais, je prenais les grands axes qui me paraissaient plus sûrs. Marchant d'un pas soutenu, je rentrai à demeure en moins de temps qu'il fallait pour le dire. J'étais tellement épuisé que je n'avais qu'une seule envie, me blottir dans mes draps et dormir. Dormir une journée entière si je le pouvais. Cette nuit-là, je fis le même rêve que la veille. Ma dulcinée restait inaccessible. Et ce tourbillon qui me l'enlevait. Au même moment, je me réveillai.

Je me redressai, regardai ma montre, il était presque midi. Comme je savais que je ne pourrais plus dormir, je décidai de me lever et de

sortir prendre un bon repas dans un restaurant du coin, que j'avais repéré lorsque je cherchais du travail.

Le soleil était au zénith. Il faisait beau et chaud. Je décidai alors de m'installer à la terrasse d'un petit bouchon lyonnais. Cela me permettrait de manger tout en prenant du bon air. À la carte, des quenelles de brochet. Mon choix s'arrêtait dessus. Il était agréable de prendre le temps alors que devant moi des dizaines de personnes se pressaient. Je pris un café noir pour finir mon repas. À ma droite, à une autre table, un homme lisait tranquillement son journal. J'osai le déranger, lui quémendant une cigarette. Je n'en avais jamais fumé auparavant, mais l'envie me démangeait. Si tant de gens en fumaient, c'est que cela ne devait pas être si mauvais. Il m'en tendit une. Une fois allumée, je pris une grande inspiration. J'eus le souffle coupé et toussotai. Le goût n'avait rien à envier à l'odeur. Après quelques nouvelles tentatives, je décidai d'écraser le mégot.

Une fois mon repas terminé, je m'imposai mûres réflexions sur mes rêves. Cela faisait deux nuits que je m'étais installé en ville et cela faisait deux nuits que mes rêves me hantaient. Après m'être creusé la tête, j'en vins à la conclusion qu'il était plausible que je rêve de cette charmante jeune femme, puisque j'en étais tombé amoureux. Elle restait inaccessible car je ne connaissais rien d'elle et réciproquement. Ainsi, je me contentai de ma réflexion et continuai à prendre un bon bain de soleil.

L'homme qui avait déjeuné à la table voisine avait laissé son journal en partant. Je m'en saisis et regardai s'il y avait des nouvelles intéressantes. En gros titre du *Progrès* : « *Importante saisie d'absinthe* ». La police avait fait une descente sur les docks et avait saisi un important stock d'absinthe sur un paquebot. L'absinthe était une boisson à base d'alcool qui avait été interdite de production en 1915 sur notre territoire. Je tournais les pages une à une, lorsque je lus une annonce liée à un gymnase. Au vu de ma dernière rencontre avec des fripouilles, et gringalet comme je l'étais, un peu d'entraînement à la boxe ne me ferait que le plus grand bien. Je sortis un petit calepin pour y noter l'adresse. Payant ma note, je partis donc en direction du gymnase.

Je traversai le pont Bonaparte qui enjambait la Saône et me retrouvai dans le quartier du Vieux Lyon. Le gymnase se trouvait dans la rue Saint-Jean. Je me présentai devant les portes. Le bâtiment semblait vieux et sur le point de s'écrouler. L'enseigne était cassée en deux et toute défraîchie. On pouvait y lire « Club René Haumont ». J'entrai dans les lieux. La pièce était éclairée par de petites fenêtres. Au centre de la pièce se trouvait un ring de boxe. Des barres de musculation étaient posées dans un coin. Il y avait tout l'équipement du gymnaste. On pouvait deviner, au vu de la poussière qui s'était accumulée dessus, qu'il n'avait pas servi depuis un bon moment. Les lumières s'allumèrent et la pièce brilla de mille feux.

– Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? retentit une voix.

– J'aimerais m'entraîner dans votre club à l'art du combat.

– Approche-toi un peu du ring, veux-tu ?

Je fis ce que la voix me demandait et m'approchai de l'endroit. Je me retrouvais sous la lumière.

– Combien mesures-tu ?

– Un mètre quatre-vingt-un, lui répondis-je.

– Et combien pèses-tu ?

– Environ soixante-dix kilos.

– Redresse-toi donc un peu, tourne sur toi-même, lève les bras, me demanda-t-il. Très bien, très bien. On peut peut-être faire quelque chose de toi, mais va y avoir du boulot.

La voix se rapprocha et un vieil homme apparut. D'un pas boiteux, il s'approcha de moi.

– Comme tu peux le constater, cet endroit n'a pas servi depuis des lustres. Et moi je suis vieux comme le monde. Mais si tu en as vraiment envie, je peux t'entraîner un peu.

– Merci monsieur ! Merci beaucoup !

– Oh ! Je t'en prie, appelle-moi René, dit-il avec un sourire qui ressemblait plus à une grimace. Que dirais-tu de commencer par prendre un balai et d'en passer un coup sur ce bon vieux ring ?

Il était clair qu'il en avait grand besoin. Une couche de poussière de deux centimètres au moins s'était déposée dessus. Je saisis un balai dans un coin de la pièce et nettoyai la surface. Une fois terminé, le

vieux René, d'un geste de la main, me fit signe d'aller au centre du ring.

– Ferme les yeux ! me dit-il. Est-ce que tu les ressens, est-ce que tu les vois, les grands champions qui ont combattu ici ?

En effet, si l'on se concentrait, on pouvait ressentir une présence. La présence d'un grand boxeur. Et avec un petit peu d'imagination, on pouvait y voir la foule en délire. Le vieux René monta à son tour sur le ring et le traversa pour aller s'asseoir sur un tout petit tabouret en bois qui se trouvait dans le coin. Il leva les yeux vers moi, prit une profonde inspiration et me demanda :

– Explique-moi un peu pourquoi tu aimerais apprendre à combattre.

– Pour devenir plus fort, lui retoquai-je.

– Oui, mais encore ? Il y a bien une raison pour laquelle tu es venu dans ce club ? Une fille par exemple. Est-ce que je me trompe ?

Nos yeux se croisèrent et j'eus un sourire gêné. Mon teint commença à rougir.

– Oui, c'est vrai. Il y a bien une fille, mais...

– Ha ! Je le savais ! ricana-t-il. J'en ai vu défiler des gones de ton genre depuis que j'ai ce club. Certains voulaient devenir de grands boxeurs, mais peu ont atteint ce niveau. La plupart venaient ici pour impressionner les filles, comme toi. Je ne suis pas en train de critiquer ta volonté. Au contraire, j'étais comme toi à ton âge. Tu m'aurais vu à cette époque. Un jeune homme plein d'entrain et qui aimait séduire les belles demoiselles.

– J'aimerais pouvoir la protéger si le besoin s'en fait sentir, mais...

– Je vois, je vois. C'est tout à fait honorable de ta part, me dit-il avec un regard respectueux. Et sinon cette demoiselle, elle a un nom ?

– Je ne le connais pas encore. Mais si je suis venu ici, c'est aussi parce qu'il m'est arrivé récemment une fâcheuse situation.

Je lui narrai alors ma rencontre avec les deux brigands.

– Hum... ! grogna-t-il tout en se frottant le menton. La chose la plus importante en combat est de respecter son adversaire. Il ne faut

jamais le sous-estimer. C'est comme cela que l'on se met bêtement en danger.

Le vieux René et moi passâmes le reste de l'après-midi à discuter de boxe. Il me raconta son parcours et comment il était devenu un grand champion dans la catégorie reine, dans sa jeunesse. Puis, il me montra les diverses installations qui étaient à ma disposition. Il m'expliqua le programme qu'il envisageait pour que je puisse rapidement progresser. Enfin vint l'heure de se quitter.

Il était bientôt dix-neuf heures et par conséquent l'heure de prendre mon service à la Taverne Lyonnaise. Je pris donc la direction du bar de M. Marc.

Les deux semaines qui suivirent furent très éprouvantes. Le matin, je suivais avec application l'entraînement du vieux René. Course le long du Rhône et musculation étaient au programme. Il m'avait donné également un régime alimentaire que je suivais à la lettre. Je terminais mon entraînement sur les coups de midi généralement. Le temps pour moi de manger, m'occuper de mes affaires personnelles et de faire une bonne sieste avant de prendre mon service. Il est clair que j'avais la mine basse, mais cela ne m'importait guère, je me donnais sans compter. Mais ce qui me préoccupait le plus, c'était ce rêve. Ce même rêve que je faisais toutes les nuits.